

## POÉSIE ININTERROMPUE

Edmond Jabès

14/12/1975

**BN :** Edmond Jabès, votre nom est maintenant lié à neuf livres : un recueil de poèmes, *Je bâtis ma demeure*, que Gallimard vient de rééditer, un cycle en sept volumes, *Le Livre des questions*, un ensemble d'essais, *Ça suit son cours*, qui vient de paraître aux éditions Fata Morgana, avec la tentation, bien sûr, de ne considérer que ces livres et d'en parler comme d'une œuvre fonctionnant sur elle-même – c'est peut-être l'impression que nous allons donner – mais je voudrais commencer au moins à défaire cette impression parce que vous êtes là, vous, Edmond Jabès, c'est-à-dire un homme qui vit, qui est présent, qui travaille et si vous produisez des livres, vous le faites en contestant la clôture de chacun. Vous dites d'ailleurs très souvent : « Le véritable travail est le travail que l'on fait sur soi. » Vous considérez même que c'est là le trait marquant d'une certaine famille d'écrivains. Pour commencer, puis-je donc vous demander ce que vous entendez par là ? Par « le véritable travail est le travail que l'on fait sur soi » ?

EJ : En ce qui concerne *Le Livre des questions*, on a beaucoup parlé de « théorie ». Il y a, en fait, dans la partie centrale, la théorie. Mais, pour moi, il n'y a pas de théorie sans pratique. Je m'explique : c'est la pratique qui amène la théorie, la théorie sort de la pratique. Mon rapport avec la parole, avec le langage, a toujours été une relation d'angoisse. Le mot, pour moi, est quelque chose d'extrêmement angoissant et lorsque j'ai commencé à réfléchir, à interroger le mot – je commençais déjà en 44, en 45 à me poser des questions sur le mot – c'était surtout pour me rassurer. En fait, je n'ai jamais été rassuré mais le fait même de questionner me donnait une sorte d'assurance. J'avais donc devant moi quelque chose qui pouvait être questionné donc quelque chose (le mot, le vocable) qui existait parce qu'il me semblait qu'à chaque fois, le mot m'échappait : de présent, il devenait absent. Et c'est cette absence qui est très angoissante...

Si nous prenons le recueil de poèmes qui a pour titre *Je bâtis ma demeure*, c'est, pour moi, mon seul livre de poésie. Ces poèmes ont été écrits, vous le savez, de 1943 à 1957. C'est une période où j'étais en Égypte. J'étais hanté par une image qui me projetait très loin parce qu'elle était d'autant plus audacieuse qu'elle n'était pas donnée comme logique, elle jouait avec elle-même. C'est donc de là qu'est parti le premier questionnement du mot. Il s'est poursuivi après mon départ d'Égypte, après cette rupture et cela a été le cycle du *Livre des questions*.

**Il me semble qu'il y a deux ruptures : vous changez de lieu mais vous entrez aussi dans un livre qui n'a pas de genre... Tout à l'heure, vous souligniez le fait que vous aviez écrit un recueil de poèmes. Tout à coup, vous avez écrit tout à fait autre chose mais cet « autre chose » relève de quoi ?**

Cet « autre chose » relève d'une prise de conscience, si je peux dire, d'une condition que j'ai été amené à vivre : la condition juive. Je n'ai jamais été ni croyant ni pratiquant et, lorsque je vivais en Égypte, je n'étais pas français. J'étais donc quelqu'un qui pouvait très bien continuer à vivre dans ce pays puisque je n'appartenais pas à une nation qui était en guerre avec l'Égypte. Mais du fait de mes origines juives, j'ai été contraint de quitter l'Égypte. J'ai donc vécu tout à coup cette condition juive, cette condition d'être séparé, exilé. Et en même temps – c'est très curieux – je prenais conscience de ma condition d'écrivain au point que, petit à petit, ces deux conditions se sont

fondues l'une dans l'autre et je ne pouvais plus séparer la condition d'écrivain de la condition juive. De là, toutes ces références au judaïsme mais elles sont détournées de leur sens mystique ou autre, et toutes ces références passent par le Livre parce que, finalement, le Juif qui, depuis des millénaires, s'est trouvé sans pays, sans territoire, n'a eu que le Livre pour patrie et il a fait de ce Livre son lieu et son lien. C'est dans le Livre que sa liberté pouvait s'exprimer, c'est là où il était le plus libre, et il s'est mis à interroger le Livre à tous ses niveaux, c'est-à-dire au niveau de la lettre, au niveau du mot, parce qu'on lui a dit que *là* était sa vérité, que la vérité était à découvrir. Et en interrogeant le mot, il cherchait en fait à découvrir cette vérité. Partant de là, il y a eu pour moi une obsession du Livre qui devenait de plus en plus forte. Je ne pouvais plus y échapper : il fallait absolument que je sois dans le Livre, que je fasse, le Livre, le Livre mallarméen...

À chaque fois que je pensais au Livre, il m'échappait. J'étais donc rejeté de ma propre vérité, de mon propre Livre mais en même temps le Livre se faisait et il se construisait de cette manière. Il se faisait avec moi, mais avec un moi rejeté.

**Tout à l'heure, quand vous parliez du danger des mots, au début de notre entretien, de l'espèce d'inquiétude et d'angoisse qu'ils vous procuraient, est-ce que c'est lié à ce dont vous parlez à présent ? Est-ce que c'est un phénomène semblable ?**

C'est tout à fait lié. C'est un phénomène qui s'est poursuivi, qui ne m'a jamais quitté. À chaque fois, j'abordais le livre comme s'il pouvait être ma délivrance, comme si j'allais être délivré à la fois du livre et de cette angoisse. Mais le livre se défaisant à mesure qu'il se faisait, cette angoisse était d'autant plus grande et, finalement, je n'en sortais pas : c'était un cercle vicieux.

**Ce phénomène de rejet est, pour moi, une expérience fondamentale que le lecteur peut avoir de vos livres. Il y a une première chose qui m'avait frappé, ce sont ces voix des rabbins un peu mythiques qui sont là a priori comme la voix de l'autorité par l'espèce de ton tranchant qu'a ce qu'ils disent. Ensuite, bizarrement, il se produit le phénomène suivant : par un certain tour énigmatique qu'ont ces vérités énoncées par ces rabbins, le lecteur est rejeté de la vérité de telle sorte qu'au lieu d'être rassuré, de pouvoir s'approprier quelque chose, il est simplement questionné par la réponse. J'avais noté une phrase de vous qui me semble représenter assez bien ce ton énigmatique. Vous dites quelque part : « Qu'est-ce qu'un écrivain ? Un homme de lettres ? Non pas, mais une ombre qui porte un homme. » Ce qui est une façon de répondre en minant la réponse.**

**Ce phénomène bizarre qu'il est difficile d'explicitement clairement entraîne la question d'une négativité. Dans notre littérature, dans notre philosophie plutôt, la chose qui prédomine est la dialectique des contraires qui est fondatrice d'identité. Or chez vous, cette dialectique du rejet, du non, de la négativité, fonde au contraire une espèce de non-identité.**

Il faut peut-être que je dise un peu comment ces livres se sont articulés. Dans le premier, les rabbins sont les interprètes du Livre. Ce sont des voix qui dans le temps et hors du temps entretiennent entre elles un dialogue : elles commentent leurs commentaires et elles citent leurs propres citations. Il y a tout un jeu qui se fait et qui efface le Je, qui m'efface totalement. Nous parlions tout à l'heure de rupture. Les sept *Livres des questions* sont des livres constamment interrompus, d'un bout à l'autre. Ils sont nés d'une rupture mais la rupture est en eux. Ils se rejettent l'un l'autre bien qu'ils se prolongent.

Dans le premier *Livre des questions*, il y a le narrateur et le héros qui, tous les deux, ont le même nom : Yukel. Yukel le narrateur doit son existence à Yukel le héros et inversement, donc deux absents qui doivent leur existence l'un à l'autre. Les rabbins interviennent et c'est une nouvelle rupture. Ensuite, il y a le récit, qui n'est jamais une narration, qui est donné comme si nous étions censés connaître l'histoire. Cela peut paraître absurde mais c'est une histoire très simple, cette histoire de deux adolescents juifs qui sont déportés pendant la guerre, qui reviennent. Elle a perdu la raison et

ses cris se confondent avec les cris millénaires d'un peuple persécuté, lui finalement se suicide parce qu'il ne peut plus supporter cette vie. C'est une histoire très banale pour la plupart des Juifs qui l'ont vécu soit eux-mêmes, soit dans leur famille. Par conséquent, j'ai senti qu'il n'était pas besoin de raconter une histoire pareille. Dès qu'on parlait d'un camp de concentration, on savait déjà à l'avance ce qu'on allait trouver, ce qu'on allait lire. Mais autour de ces récits, il y a toute la réflexion qui se fait. Elle est faite par ces voix, elle est faite par le narrateur, elle est faite par tous les personnages qui sont dans ces livres et qui, à chaque fois, interrompent le récit, donc rupture à l'intérieur même du livre...

Le premier livre terminé, le second se présente comme le prolongement du premier mais ce second livre, tout en prolongeant le premier le met à son tour en question, c'est-à-dire qu'allant plus avant dans le questionnement, la lecture que vous avez pu avoir du premier livre est complètement changée : vous êtes forcé de reprendre le premier livre et de le lire à travers le second, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Ça va se passer de cette façon, le livre qui vient prolonge le livre précédent et en même temps l'annule, jusqu'au dernier livre qui s'appelle *El* (Dieu en hébreu), *El, ou le dernier livre*, dont le titre véritable est un point rouge et ce point c'est là où il n'y a plus de mots, il y a le point final du livre mais qui est en même temps le point du commencement et qui remet à nouveau tout en question par une référence à la Kabbale qui dit que Dieu, pour se manifester, se révéla par un point, je me trouve à nouveau face à une totalité alors que jusqu'au bout, j'avais cru me défaire de tout, je passais d'un effacement à un autre, jusqu'au point où je croyais être enfin délivré des mots et je me retrouve, à nouveau, devant une totalité qui remet en question les sept livres...

**Quand vous employez le mot « Dieu » – c'est un mot, évidemment, qu'il est difficile d'employer de nos jours – il faudrait peut-être dire que c'est à la fois l'absent et la lettre qui manque ?**

Dieu, à travers son nom imprononçable, Yahvé, est un mot absent. Dieu, dans mes livres, c'est vertigineux parce que c'est le mot absent qui hante le vocable qui, lui, va finir par devenir un vocable absent et qui se heurte à chaque fois à la totalité de son absence. Dieu, pour moi, c'est en fait le vide dans lequel tout s'inscrit et tout sombre.

**DIEU, d'ailleurs, pour peu qu'on l'écrive à l'ancienne, est l'anagramme du mot VIDE, si l'on transforme le U en V...**

Exactement...

**Cette apparition de l'anagramme, du jeu de mots, qui marquent de plus en plus vos livres, à quoi est-elle liée ? Au travail sur la langue ou à autre chose ?**

Elle est liée d'abord au travail sur la langue mais ce n'est pas exactement le « jeu de mots ». L'anagramme, vous savez, c'est la mort : les lettres interverties d'un nom sont les lettres de sa mort. Mais si vous faites allusion au dernier livre, il y a ce qu'on pourrait prendre pour des jeux de mots – je n'ai rien contre le jeu de mots dont nous connaissons l'importance l'un et l'autre – mais là, c'est tout à fait autre chose et je crois qu'on ne l'a pas très bien compris... Lorsque je suis arrivé au septième livre, je croyais, comme je vous le disais tout à l'heure, avoir perdu les mots. Je travaillais avec des mots qui étaient réduits à presque rien. Je ne pouvais pas me permettre un certain lyrisme qui se trouve dans mes premiers livres et surtout dans *Le Livre des questions*. J'étais obligé de ne mettre que l'essentiel. Ce livre qui fait cent vingt pages était beaucoup plus gros. Petit à petit, je l'ai réduit parce qu'il fallait que je donne l'essentiel et alors, je me suis rendu compte qu'en faisant éclater les mots... Là, je fais une parenthèse. On parle beaucoup des « mots-valises ». Pour moi, il n'y a pas de mots-valises : tous les mots sont des mots-valises. Un mot-valise n'est pas un mot composé de deux autres mots ou de parties de deux ou trois autres mots, comme on a l'habitude

de le faire. Quand je lis un mot, il y en a un autre dessous et c'est lui qui m'intéresse aussi et qui permet de donner une lecture encore plus grande du livre. En fait, la lecture d'un livre est interminable : on ne peut pas lire un livre si on sait que derrière chaque mot, il y a d'autres mots qu'il faut découvrir. Tout à l'heure, je faisais allusion à cette vérité que le Juif croyant essaie de trouver dans son Livre, cette vérité cachée c'est un peu le mot qui est caché sous le mot. Lorsqu'on dit au Juif qui apprend la Torah : « ce qui est écrit n'est pas exactement ce que tu dois lire, ce que tu dois lire est derrière ce qui est écrit, c'est ta vérité, c'est à toi de la trouver », eh bien c'est un peu ce que j'ai essayé de faire moi-même en cherchant sous le mot les autres mots.

Mais dans le dernier livre, il y avait pour moi la nécessité d'aller très rapidement à l'essentiel et de dire l'essentiel avec le moins de mots possible. Je prends comme exemple l'une des phrases du dernier livre où je dis : « Tout à coup, le mot « sol » vient de se détacher du mot « solitude » mais « sol », plus tendre que l'acier, appelle confidentiellement le verbe « solacier », qui est consoler. » Alors cela me permet de revenir au premier livre où je dis : « Peuple de la solitude, est-ce parce qu'on t'a privé de sol que tu aspirés à être consolé ? » En coupant le mot, en séparant le mot « sol » du mot « solitude », je me suis frayé un passage qui m'a permis d'aller très vite à ce que je voulais dire et à en donner, je crois, une image qui reste dans la mémoire, qui en elle-même renferme tout un développement qui là, était complètement inutile.

**Ce qui veut dire que la langue est génératrice d'idées et non pas l'inverse : c'est le travail des mots qui produit l'idée.**

Absolument ! Pour moi, cela a toujours été ça.

**À propos de tout ce dont vous venez de parler et comme pour le rassembler, je voulais citer une phrase de vous qui me semble être une espèce de mode de lecture : « Je te donne à lire le livre qui est dans le livre et le mot qui est dans le mot. Tu sauras alors qu'une fois écrit, il n'y a pas de livre qui ne soit livres ni de mot qui ne soit mots car c'est ainsi que dans la mort, les choses se passent. » Si je cite cette phrase, c'est évidemment parce qu'elle synthétise ce dont nous venons de parler mais c'est surtout à cause de sa chute. Est-ce à dire que toute écriture est nécessairement liée à la mort ?**

Oui, toute écriture, pour moi, est liée à la mort. Le chemin de l'écriture est un chemin dans la mort. J'ai essayé d'illustrer cela dès le second *Livre des questions* : *Le Livre de Yukel*. Yukel, le narrateur, meurt avec Yukel, le héros. Tout ce qui va se passer après se passe *dans* la mort de Yukel : sa mort est, en fait, la mort de l'écrivain qui, à chaque mot, s'efface avec le mot, meurt avec le mot.

**Ce qui est une idée complètement nouvelle en ce sens qu'on avait toujours considéré l'écriture comme conservatrice plutôt que comme mortelle...**

Depuis *Le Livre des questions* s'est présenté quelque chose qui existait mais qui, immédiatement, s'effaçait et m'effaçait. Je supporte très mal maintenant la présence de l'auteur. Il y a des textes où l'auteur est très présent : cela me gêne terriblement... Je crois que la parole de l'écriture est la parole du livre donc une parole qui n'est pas celle de l'auteur. Nous savons qu'en écrivant, nous sommes écrits mais nous ne savons pas à quel point nous sommes effacés pour être écrits, et c'est un peu l'expérience du désert. C'est une expérience extraordinaire parce que dans le désert, vous entendez à des kilomètres. Il suffit que vous soyez couché sur le sable pour entendre un bruit de pas. Le nomade vous dira tout de suite s'il s'agit d'un animal ou d'un être humain – il sait distinguer ce bruit et le personnaliser. Mais c'est extraordinaire d'entendre quelque chose qui vient de très loin et puis, tout à coup, une ou deux heures après, de le voir !

L'écoute est très importante mais c'est une écoute qui vient de loin donc d'une absence et c'est comme une écoute dans la mort, finalement : ce qui n'existe pas va exister mais on sait qu'il va

exister. Alors il existe puisqu'il se présente à vous, sous sa forme naturelle, mais il a été perçu avant d'être saisi et c'est un peu cela que j'appelle « la voix du livre ». Si c'est dans la mort que les choses se passent, c'est parce que c'est là que l'être, le mot, vont s'épanouir avant de s'effacer complètement. Et l'effacement total qui est inimaginable, qui est impensable, cette mort impensée, a été pour moi le livre que j'appelle *Aely*. C'est un nom, le nom d'un enfant mort-né jamais nommé – alors que Elya est l'enfant mort-né nommé – Aely représente pour moi cette mort qui regarderait la mort, cette mort qui serait l'effacement dans l'effacement.

**Si la mort est liée à l'écriture, on pourrait l'entendre de deux façons : d'une part, parce que le mot efface ce qu'il nomme mais peut-être aussi à travers ce que vous avez dit tout à l'heure, l'anagramme est la mort mais chaque mot grouille d'anagrammes, en quelque sorte. Alors, est-ce que ce serait l'effacement ou ce grouillement ?**

Ce seraient les deux : l'effacement dans l'épanouissement. Ce mot qui serait accompli s'effacerait de son propre accomplissement, ce serait son propre accomplissement qui l'effacerait. Là joue chez moi tout un travail sur la métaphore, cette métaphore qui détruit la métaphore. Le mot, l'image s'étant développée jusqu'à ses extrêmes limites finit par n'être plus rien après avoir cessé d'être à chaque fois elle-même.

**Est-ce qu'il en va de même pour la grande métaphore qu'est le Livre ?**

C'est exactement comme ça que se sont articulés les sept *Livres des questions*.

**Vous avez parlé tout à l'heure de « désert ». C'est un mot qui surgit de la lecture de vos livres, de même que surgissent les mots « exil, Juif, terre ». À propos de terre et de Juif, j'aimerais citer deux passages de vous qui peut-être se répondent, en tout cas qui se recoupent quelque part. Le premier, c'est un petit dialogue :**

- *À quoi songes-tu ?*
- *À la terre.*
- *Mais tu es sur la terre.*
- *Je songe à la terre où je serai.*
- *Mais nous sommes l'un en face de l'autre et nous avons les pieds sur la terre.*
- *Je ne connais que les pierres du chemin qui mène, dit-on, à la terre.*

**Deuxième citation :**

*Je vous ai parlé de la difficulté d'être juif qui se confond avec la difficulté d'écrire car le judaïsme et l'écriture ne sont qu'une même attente, un même espoir, une même usure.*

Oui, il y a un rapport entre la terre et l'écriture. La terre c'est notre lieu, c'est le lieu où nous vivons. Le Livre est un lieu est un non-lieu. De son rêve millénaire d'avoir une terre le Juif a fait son Livre donc il a fait de la terre un non-lieu qui est devenu le lieu de l'écriture. La référence juive qui existe dans les trois premiers livres est une référence au Livre, c'est le judaïsme du Livre. On a toujours appelé les Juifs « les gens du Livre » donc c'est là qu'ils sont devenus eux-mêmes, qu'ils ont vécu leur propre écriture, leur propre lecture et leur espoir, leur usure, leur désespoir de leur propre lecture et de leur propre écriture. C'est là où la référence juive joue beaucoup pour moi.

**Est-ce qu'on pourrait dire que la vie d'un homme est liée à la terre sur laquelle il vit ? Cette terre le transforme et en transformant cette terre, il se transforme lui-même. Est-ce qu'on pourrait en dire autant de l'écrivain ou du Juif : un homme qui n'a d'autre lieu qu'un livre**

**et qui, en transformant ce livre – ce à quoi l'oblige la tradition – se transforme lui-même ?  
C'est la première question que je vous ai posée : est-ce que le travail que l'on fait sur soi  
est le plus important ?**

C'est exactement cela. J'ai écrit quelque part que le Livre inachevé fut notre survie. Si le livre était achevé, lui-même serait achevé.

**On peut dire la même chose de l'écrivain...**

Sûrement et c'est là cette rencontre de la condition juive et de la condition de l'écrivain : c'est là où elles se situent.